

Je suis un drone sondant l'obscurité au-dessus de mon propre corps, je survole mon épouse endormie à mes côtés, la courbe de la Terre, les vallées d'Antrim, la côte dalmate, et les obus de Dubrovnik, Brčko et Mossoul tracent des arcs de cercle autour de moi, projectiles remplis de poèmes, de mort et d'amour.

Je suis à dix mille mètres au-dessus du littoral atlantique. Les champs, les vergers, les forêts en contrebas se pressent les uns contre les autres comme des pays limitrophes sur une carte, innervés de rivières sinueuses, de routes, de chemins de terre et de sillons. Des pays se touchent. La Bosnie, le Viêtnam, l'Irak, l'Irlande du Nord, la Corée, la Russie au coude-à-coude dans cette nouvelle géographie. Des cumulus sont éparpillés au-dessus d'eux, leur silhouette dessinée au sol par la lumière du soleil. La bataille de Guadalcanal émerge du pays des ombres où vit mon grand-père. Puis Bougainville. Guam. Iōjima.

La Highway 1 – l'autoroute irakienne de la mort – longe d'un côté le désert et, de l'autre, la vallée de San Joaquin en Californie. Elle est bordée par les eucalyptus de mon enfance.

J'aperçois ici et là les traces noires laissées sur l'asphalte par les camions incendiés. Mon oncle Paul, aujourd'hui décédé, vole des fruits dans les orangeries, comme lorsque j'avais 8 ans ; de l'autre côté de la route, la terre sombre et fraîche recouvre ceux qui viennent de mourir. Des hiboux perchés sur leurs pierres tombales réclament de l'eau.

Je recommence chaque nuit, je traque les signatures thermiques dans le paysage, je passe du mode blanc chaud au mode noir chaud pendant que je fais demi-tour, je recueille des données de renseignement une rotation après l'autre, tout ce que j'ai fait, tout ce que nous avons fait, inscrit dans les lignes de démarcation sur la carte en contrebas.

– Voilà la situation, déclare le sergent première classe Fredrickson en désignant les petits drapeaux en plastique rouges et bleus plantés dans l’herbe sur des tiges métalliques.

Il doit y en avoir une trentaine ou une quarantaine, dispersés autour de nous sans logique apparente. Nous sommes en septembre 2003, sur la pelouse impeccable attenante à notre salle de formation, et, comme d’autres au sein du groupe réuni par le sergent Fredrickson, j’ai promené un regard intrigué autour de moi, me demandant à quoi ces fanions peuvent bien servir. Sur le téléviseur à écran large fixé au mur de la salle de repos, la guerre nous attend de pied ferme. Les combattants qui tirent sur les soldats américains à Bagdad, Samarra et Tikrit peaufinent leur maîtrise de la gâchette rien que pour nous.

– On est entourés de cadavres. Et de *morceaux* de cadavres, poursuit Fredrickson en insistant sur ce mot. Votre unité vient d’arriver sur le site d’une possible embuscade. Tout le monde est mort. Il ne s’agit pas d’un exercice grandeur nature. OK. Quelle est la première chose à faire ?

– Rassembler un max de sacs mortuaires, répond l'un des stagiaires à l'arrière du groupe.

Fredrickson sourit.

– Non. Comme dans n'importe quelle autre situation, votre premier réflexe doit être de sécuriser les lieux. De délimiter un périmètre de sécurité avant de vous mettre au travail.

Il ajoute que la tâche nécessitera la mobilisation d'un certain nombre de soldats, surtout s'il y a urgence, comme toujours dans ce type de cas.

– Vous allez devoir photographier la scène sous plusieurs angles, si vous avez un appareil numérique sur vous et que vous avez le temps. C'est là qu'interviennent les petits drapeaux. Vous devez en planter un à côté de chaque cadavre ou morceau que vous découvrirez. Si vous n'avez pas d'appareil, faites un croquis.

Nous nous entraînons alors à faire des dessins sommaires dans nos carnets, à griffonner des légendes en tout petit dans la marge, avec des croix surmontées de flèches minuscules en guise de boussoles.

Il nous dit d'utiliser le formulaire du département de la Défense pour étiqueter chaque sac mortuaire et permettre son suivi.

– Et retenez bien ça, c'est très important : jamais deux morceaux de corps dans le même sac. Je vais vous donner un exemple.

Il pointe du doigt l'homme qui se tient juste devant lui et lui demande de faire le mort.

Le sergent Gordon s'agenouille dans l'herbe humide avant de s'y allonger, prostré sur lui-même, le bras droit tendu comme pour montrer quelque chose. Il a la bouche ouverte et regarde

fixement les quelques nuages. Puis il ferme les yeux et cesse de bouger.

Certains ricanent de son talent inné pour feignasser en toutes circonstances pendant que Fredrickson s'avance vers lui.

– Imaginez qu'il ait le bras arraché à partir d'ici, dit-il en désignant l'aisselle de Gordon. Vous ne voyez pas d'autre cadavre à proximité, et il s'agit clairement du même uniforme. Malgré ça, son corps devra être placé dans un sac avec un numéro, et son bras dans un autre sac avec un autre numéro. Ne faites jamais de déductions par vous-même. Des spécialistes s'en chargeront en réceptionnant les sacs. Ils procéderont aux tests ADN et tout le bazar. Croyez-moi, ajoute-t-il après un silence, vous ne voulez pas être le type à cause de qui une famille enterre son soldat avec des morceaux qui ne lui appartiennent pas. Compris ?

Tandis qu'il continue à nous expliquer ce qui nous attend, je laisse mon regard errer sur la pelouse parsemée de drapeaux colorés. Il fait un temps radieux, chose rare à Fort Lewis, dans l'État de Washington, et ce soleil matinal fait ressortir la transparence de l'herbe dans son élan subtil vers l'infini. Les morts prennent position. Certains couchés sur le flanc, d'autres sur le dos, visage vers le ciel. Chacun avec un fanion numéroté à côté de lui. Quelques-uns tournent lentement la tête vers moi, leurs yeux vitreux égarés dans les nuages, et laissent échapper un râle pour me réclamer de l'eau. Rien qu'une gorgée, disent-ils. Juste un peu d'eau.

Assis sur le carrelage de la salle de musculation, le 1^{er} peloton de la Blackhorse Company s'attelle à nettoyer ses armes avec du CLP*, des goupillons et des brochettes interdentaires, après avoir couru dans les bois et procédé à des exercices de tir en conditions réelles. Les hommes sont sales, épuisés. Ils rient et réclament leurs commandes à grands cris quand sont livrés les sacs de burritos en provenance du Taco Bell situé à l'extérieur de la base et ouvert 24 heures sur 24. Je me tiens dans la pièce voisine avec mon chef d'escouade, le sergent d'état-major Bruzik, et le sergent Zapata, chef adjoint comme moi. Nous regardons la guerre se poursuivre à la télévision. Des marines courent sous les balles vers un pont à Nassiriya, en Irak.

Ils rampent sur le béton et l'asphalte tandis que les projectiles tracent des lignes invisibles autour d'eux depuis la rive opposée. Ils ripostent et ouvrent le feu sur ce qu'on m'a appris à considérer comme des *cibles ennemies connues ou suspectées**. Les marines se ruent encore et encore vers le pont à mesure que la séquence repasse en boucle aux infos.

Le son a été coupé. J'ignore à quoi Bruzik et Zapata peuvent bien penser en ce moment, mais je garde les yeux fixés de l'autre côté du fleuve et tente de repérer le flash des coups de feu. Ces hommes appliquent les mêmes techniques de tir que celles enseignées à Fort Lewis. Je garde ça pour moi. Je me sens détaché, presque insensible, et calcule mentalement les différentes trajectoires susceptibles de me ramener chez moi. Je suis le sergent Turner. Je suis un chef d'équipe qui se prépare à être envoyé au front. Mais un écho résonne le long des circuits et branchements de mon système nerveux central.

De l'autre côté de ce fleuve, des Irakiens restent accroupis derrière les murs ou à plat ventre sur le toit des maisons. Quand je m'endormirai ce soir, ils continueront à tirer. Le présentateur du journal racontera la scène. En replay. Des silhouettes dans le lointain. Des soldats qui courent vers un pont. Des hommes dans la ligne de mire pendant que je dors et fais des rêves dans l'État de Washington. Et pendant que les Irakiens, sans relâche, appuient sur la détente.

3

Une fois que notre avion s'est posé dans la chaleur sèche et la nuit orange du Koweït, un bus nous conduit vers l'un des nombreux camps situés dans le Nord, près de la frontière avec l'Irak*. Le réseau d'approvisionnement militaire commence à livrer d'impressionnantes quantités de matériel flambant neuf à mon unité. Nous testons trois systèmes d'optique différents pour nos carabines avant de choisir celui qu'utilisent également, à ce qu'on nous dit, les forces spéciales. Entre autres choses, je me vois confier une sorte de rouleau de fil de fer pourvu d'un œillet et, à l'autre extrémité, d'un minuscule instrument optique – conçu pour être glissé sous une porte afin d'espionner ce qui se passe derrière. Des journalistes ont signalé des problèmes de sous-équipement dans certaines unités, par exemple des gilets pare-balles plutôt que pare-éclats, ou encore du blindage cage au lieu de Humvee ou de camions tactiques; la nôtre croule tellement sous le matériel dernier cri que nous devons en stocker une partie dans les cantines ayant servi à son acheminement. La

brigade Stryker dont je fais partie est la première à être envoyée au front, et de nombreuses carrières dépendront du degré de létalité et d'endurance de cette unité au cours de ses missions – sans doute la raison pour laquelle nous faisons l'objet de tant d'attention. Nos Stryker pèsent dix-neuf tonnes, sont équipés de roues et non de chenilles comme les véhicules blindés traditionnels; bientôt, les Irakiens nous appelleront *les fantômes* à cause de la vitesse et de la furtivité de nos déplacements. Quand il l'apprend, le sergent de première classe Daigle, notre sergent de peloton, décide que notre surnom ne sera plus les Bonecrushers, ou les broyeurs d'os, mais les Ghostriders, les cavaliers fantômes. Mon nouveau nom de code: Ghost 1-3 Alpha.

Le sergent d'état-major Kaha, qui finira par désertir, est en train de ranger une partie de ce matériel quand je passe devant sa chambre pour aller me doucher. Il s'est fait virer de son poste de chef d'escouade pour incompétence. Je lui adresse un signe de la tête pendant qu'il continue à chanter «Raindrops Keep Fallin' on My Head». Allongé sur ma couchette bien après que les étoiles ont succédé au crépuscule, je pense aux papiers du divorce que j'ai signés il y a quelques mois, aux rares connaissances auxquelles je pourrais écrire s'il m'en prenait l'envie, et je me rends soudain compte que si je venais à me faire tuer dans le pays situé au nord de notre camp de base, ma mort n'aurait d'impact irrévocable sur la vie de personne. Mon adresse se résume désormais à mes Nom, Rang et Unité, et les quatre derniers chiffres de mon numéro de sécurité sociale ont été inscrits en noir, au pochoir, sur mon paquetage. Je suis très loin d'imaginer que dans quelques années, après la guerre, je me remarierai et m'installerais à l'autre bout des États-Unis pour entamer une nouvelle

vie. Comment le pourrais-je? Il n'y avait personne pour me dire au revoir dans la zone de transit de Fort Lewis et quel que soit l'état dans lequel je rentrerai, dans un sac mortuaire, sur une civière ou debout sur le tarmac avec mon paquetage dans la soute de l'avion, il n'y aura personne pour m'accueillir.

Je sors de la tente pour prendre un peu l'air et profiter du calme. Une légère brise fait danser les grains de sable du désert, les soulevant comme un voile de gaze qui s'étendrait lentement sur la terre. Le passé et le futur semblent s'effacer au-delà de la ligne d'horizon. La circonférence du monde se rétracte pour venir se poser dans mon champ de vision, sous un ciel étoilé.

Plus tard dans la soirée, j'ouvrirai un livre, une traduction des *Pensées pour moi-même* de Marc Aurèle. Je songerai de nouveau à l'idée de foyer et me demanderai ce que le pays devant moi me réserve, conscient d'être désormais, comme l'écrivait le philosophe il y a des siècles, l'une de ces innombrables « feuilles que le vent répand à terre* ».

4

Après les pluies de la nuit précédente, le sable sous nos pas a pris une teinte rouge brique. Les soldats forment de petits groupes le long de la colonne de centaines de véhicules attendant le signal du départ. Ils fument des Marlboro 100's et des Camel sans filtre, des quarts de café fumant entre leurs mains. Des mots me reviennent en mémoire alors que nous nous préparons à mettre le cap vers le nord :

Devant nous, en ordre de bataille, se tiennent des maîtres, des pères et des fils, des petits-fils, des aïeux, des beaux-frères, des oncles et des beaux-pères*.

Nous chargeons nos armes, grimpons à bord des camions et nous mettons en route.

3 décembre 2003. Notre premier jour en Irak. Nous parcourons près de 480 kilomètres pour rejoindre notre nouvelle base située au nord de Bagdad : Firebase Eagle. De la préparation au déploiement (de Hérodote à Xénophon, de Cornelius Ryan au lieutenant-général Harold G. Moore), j'ai conscience qu'une profusion de voix s'entrecroisent. Gamin, j'étais fasciné par les récits historiques décrivant les déplacements de la cavalerie de Custer en 1876, depuis la logistique du ravitaillement de campagne jusqu'au rôle des mulétiers, des éclaireurs et des journalistes qui l'accompagnaient* lors de la bataille de la Greasy Grass, plus connue sous le nom de bataille de Little Bighorn.

Nous savons que notre prise de contact avec la guerre n'aura rien à voir avec les tranchées de la Première Guerre mondiale ou les lignes de front en Corée. Nous n'entendrons pas le vacarme des combats à mesure que nous avancerons vers eux, à contrecourant des processions de blessés, de soldats épuisés et de civils transportant leur vie sur le dos, qui fuiront dans la direction opposée. Notre zone d'affrontement sera un espace en trois dimensions et à 360 degrés. Dès notre entrée dans ce désert, les méthodes de calcul à notre disposition pour anticiper les événements auront changé. Tout est possible. Du bétail mort sur le bas-côté peut abriter une bombe artisanale dans sa panse. Une balle peut naviguer dans les courants froids d'un être humain

à un autre. Un missile Hellcat ou un Tow filoguidé peut faire voler en éclats l'instant présent.

Au bout de quelques heures, mon chef d'escouade réclame une pause. Il se tient debout dans la tourelle, exposé de plein fouet au vent du désert depuis le petit matin. Je vais le relayer pendant un moment. Notre Stryker est en tête du convoi. Derrière moi : près de 3 500 soldats. Devant moi : l'Irak, l'histoire, le combat. Notre monture est un éléphant de guerre entièrement constitué de métal. Des hélicoptères Black Hawk nous escortent depuis les airs.

Plus loin : une vieille berline défoncée à la carrosserie blanc et orange, garée sur le côté gauche de la chaussée. De l'autre, quatre hommes cheminent parmi les broussailles, en civil, jean et veste noire légère ; l'un d'eux porte un *shemagh* à carreaux clairs noué lâchement autour du cou. Quatre hommes qui marchent en file indienne, à intervalles réguliers comme des soldats, et qui s'efforcent de dissimuler l'AK-47 qu'ils tiennent chacun plaqué contre leur flanc au moment de traverser la route.

Ils ne se sont pas arrêtés. Je pointe mon M4 dans leur direction. Je leur braille une litanie d'obscénités et le Stryker leur fonce dessus. Mon pouce a déjà fait passer le sélecteur de tir du mode *sûreté* au mode *coup par coup* et je n'ai plus qu'à ouvrir le feu sur le deuxième type en partant de la gauche, celui de taille moyenne et bedonnant. Le repère central de mon viseur, rouge et minuscule, prémonitoire du point d'entrée d'une balle, est positionné sur son blouson, au niveau de sa première ou deuxième côte. Mon doigt est déjà en place sur la détente.

Autour de ces quatre hommes et de leur voiture, le reste du monde a disparu, comme un théâtre soudain plongé dans le

noir, avec juste un projecteur braqué sur le tueur et ceux qui s'apprêtent à mourir. Je cale la carabine contre mon épaule, chasse l'air de mes poumons.

Parazoo, notre chef de véhicule, se met à crier dans l'interphone de bord :

– Insigne ! Je vois un insigne !

Il est en dessous de moi, il a suivi la scène à travers l'objectif d'une caméra tactique. Ce cri, cette fraction de seconde, va sauver la vie de cet homme. C'est un simple civil sous contrat (un mercenaire, dans n'importe quelle autre guerre). Et le type à sa gauche, celui avec une plaque brillante qui pend à son cou au bout d'une cordelette noire, vient quant à lui de Chicago.

5

Dans un musée de Kyōto, des années plus tard, je tombe en arrêt devant une peinture représentant un archer*. Le genou au sol, les doigts sur la corde, il s'apprête à tirer une flèche. Un long morceau d'étoffe est suspendu derrière lui. La branche d'un cerisier en fin de floraison s'invite dans le cadre. L'homme ne montre aucun signe de tension, malgré celle de son arc. Peut-être vise-t-il une cible, peut-être que non. Le tableau ne nous la montre pas. Peu importe. Le but ici est de se fondre dans l'instant présent. De faire corps avec le mouvement. De devenir à la fois l'archer et son instrument.

Firestore Eagle se trouve à une heure de route de Bagdad, au milieu des champs et des vergers, sur la rive sud du Tigre. Loin de la solitude sèche et stérile à laquelle je m'attendais, on trouve des bosquets d'eucalyptus, des buffles d'eau, des étendues de tournesols se balançant du haut de leur mètre quatre-vingts. Les matins d'hiver, une brume épaisse se déverse du fleuve, comme elle le fait chez moi, en Californie, dans les vignes et les oliveraies qui bordent les rives du San Joaquin.

La base, de taille modeste, loge notre compagnie, celle en partance et une équipe de la police militaire, tout ce petit monde entassé sur quelques hectares. Le site a la forme d'un fer à cheval, comme un donut auquel il manquerait une bouchée. Son périmètre est délimité par de larges tranchées peu profondes, remplies de rouleaux de barbelés et ponctuées à intervalles réguliers par des miradors de cinq ou six mètres de haut. Un immense portail métallique s'ouvre pour laisser entrer et sortir les convois de véhicules – lesquels doivent, une fois dehors, négocier une chicane au milieu des méandres de la piste avant de rejoindre la route menant à Bagdad. La distance entre l'entrée principale et le ruban d'asphalte, synonyme de civilisation, est de quatre-vingts mètres sur lesquels s'étend un petit bidonville qu'on appelle Hajji Market.

Nous sommes autorisés à franchir le portail et à nous déplacer par petits groupes pour y faire des emplettes. Nous mangeons des portions de riz épicé et d'agneau grillé arrosées de Fanta. Marchandons le prix de babioles comme ces couteaux de lancer de mauvaise qualité, au manche noir, que nous jetons sur le tronc des palmiers pour tromper notre ennui. Nous